

- Pitié, 264.
Plaisir, 123.
Politesse, 99, 372.
Préoccupation, 92.
Procédé, 170.
Promesse, 38.
Propriétés des hommes, 344.
Prudence, 65.
- Qualités, 365, 433, 437, 452, 468, 470.
Querelles, 496.
- Raison, 42, 105, 469.
Réconciliation, 82.
Reconnaissance, 223, 224, 225, 298, 438.
Remèdes de l'amour, 459.
Repentir, 180.
Repos, 48.
Reproches, 148.
Réputation, 268.
Richesses, 54.
- Sagesse, 132, 210, 231.
Sentiments, 255.
Sensibilité, 464.
Silence, 79, 137, 138.
Simplicité, 289.
Sincérité, 62, 383, 457.
Société, 87.
Sots, 451.
Subtilité, 128.

Timidité, 169, 480.

Trahison, 120, 126.

Travers, 448, 502.

Tromperie, 114, 115, 118, 127, 129, 201, 395.

Valeur, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 221.

Vanité, 137, 200, 201, 232, 388, 389, 443, 467, 483.

Vérité, 64, 458.

Vertus, 1, 25, 171, 182, 186, 187, 189, 200, 218, 253, 489.

Vices, 182, 186, 187, 189, 191, 192, 195, 218, 253, 273.

Vieillesse, 93, 109, 112, 210, 222, 341, 408, 423, 430, 461.

Vieux fous, 444.

Violence, 363, 369, 466.

Vivacité, 416.

Volonté, 30, 295.

RÉFLEXIONS SUPPRIMÉES

DANS LES PREMIÈRES ÉDITIONS

ÉDITION DE 1665

I

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres si la fortune leur en donnait les moyens; il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites; ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses

abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il y fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent invisible à lui-même, il y conçoit, il y nourrit et il y élève sans le savoir un grand nombre d'affections et de haines; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voit parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout, et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet, dans ses plus grands intérêts et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie

qui lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements, qu'il essaie de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Cependant, il fait quelquefois en peu de temps et sans aucun effort ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années; d'où l'on pourrait conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés, plutôt que par la beauté et par le mérite de ses objets; que son goût est le prix qui les relève et le fard qui les embellit; que c'est après lui-même qu'il court, et qu'il suit son gré lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires: il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux; il a de différentes inclinations selon la diversité des tempéraments, qui le tournent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses, et tantôt aux plaisirs; il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences; mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs, et se ramasse en une quand il le faut, et comme il lui plaît. Il est inconstant, et, outre les changements qui viennent des causes étrangères, il

y en a une infinité qui naissent de lui et de son propre fonds; il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût; il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions, il vit partout, il vit de tout et il vit de rien; il s'accommode des choses et de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille même à sa ruine; enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre; quand on pense

qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer, et, lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation : la mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues continues une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements. *Quod facit propriam experientiam.*

XIII

Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang.

XVIII

La modération dans la bonne fortune n'est que l'appréhension de la honte qui suit l'emportement, ou la peur de perdre ce que l'on a.

XXI

La modération est comme la sobriété : on voudrait bien manger davantage, mais on craint de se faire mal.

XXXIII

Tout le monde trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui.

XXXVII

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par la fierté ; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil.

*Ha o orguho ba sobobai toun
 ba a sobobai ba orguho. Fatta esta deforunna*

LIII

C'est une espèce de bonheur de connaître jusqu'à quel point on doit être malheureux.

LV

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs.

LXX

Il faudrait pouvoir répondre de sa fortune pour pouvoir répondre de ce que l'on fera.

reux à notre tour, ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune.

XCIX

Dans l'adversité de nos meilleurs amis nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. *Conseils personnels de l'auteur; on ne*
note.

C

*Verdade ** Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous n'avons pas pu le garder nous-mêmes ?

CI

Comme si ce n'était pas assez à l'amour-propre d'avoir la vertu de se transformer lui-même, il a encore celle de transformer les objets ; ce qu'il fait d'une manière fort étonnante : car non seulement il les déguise si bien qu'il y est lui-même trompé, mais il change aussi l'état et la nature des choses. En effet, lorsqu'une personne nous est contraire, et qu'elle tourne sa haine et sa persécution contre nous, c'est avec toute la sévérité de la justice que l'amour-propre juge ses actions ; il donne à ses défauts une étendue qui les rend énormes, et il met ses bonnes qua-

lités dans un jour si désavantageux qu'elles deviennent plus dégoûtantes que ses défauts. Cependant, dès que cette même personne nous devient favorable, ou que quelqu'un de nos intérêts la réconcilie avec nous, notre seule satisfaction rend aussitôt à son mérite le lustre que notre aversion venait de lui ôter ; les mauvaises qualités s'effacent, et les bonnes paraissent avec plus d'avantage qu'auparavant ; nous rappelons même toute notre indulgence pour la forcer à justifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoique toutes les passions montrent cette vérité, l'amour la fait voir plus clairement que les autres : car nous voyons un amoureux, agité de la rage où l'a mis l'oubli ou l'infidélité de ce qu'il aime, méditer pour sa vengeance tout ce que cette passion inspire de plus violent ; néanmoins, aussitôt que sa vue a calmé la fureur de ses mouvements, son ravissement rend cette beauté innocente, il n'accuse plus que lui-même, il condamne ses condamnations, et, par cette vertu miraculeuse de l'amour-propre, il ôte la noirceur aux mauvaises actions de sa maîtresse, et en sépare le crime pour s'en charger lui-même.

L'été nous l'amour propre, l'été contraire.

CII

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter, et nous ôte la connaissance des remèdes qui pourraient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts.

CIII

On n'a plus de raison quand on n'espère plus d'en trouver aux autres.

CV

Les philosophes, et Sénèque sur tous, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes ; ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil. ///

CXXXII

Les plus sages le sont dans les choses indifférentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus sérieuses affaires.

CXXXIV

× La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse.

CXXXV

La sobriété est l'amour de la santé, ou l'impuissance de manger beaucoup. *J'ai été si malade*

CXLIV

X On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler.

CLI

On ne blâme le vice et on ne loue la vertu que par intérêt.

CLV

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

CLVII

L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus.

CLIX

On ne fait point de distinction dans les espèces de colères, bien qu'il y en ait une légère et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre très criminelle, qui

est à proprement parler la fureur de l'orgueil.

CLXI

X Les grandes âmes ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertu que les âmes communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins.

CLXV

XX Les rois font des hommes comme des pièces de monnaie : ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritable prix ¹.

1. On a regardé cette réflexion comme une épigramme. La Harpe a dit : « Cette comparaison est plus ingénieuse que solide. Si cette pensée était vraie, tout homme vaudrait, dans l'opinion, en raison de la place qu'il occupe dans le monde. Heureusement il n'en est pas ainsi ; et, quand Louis XIV envoyait Villeroy à la place de Villars ou de Catinat, le dernier soldat de l'armée savait évaluer cette *fausse monnaie* ; les chansons militaires du dernier siècle en sont la preuve ». — L'abbé Brotier fait aussi ses réserves sur le fond de cette pensée, tout en convenant que le tour en est excellent, et il prétend qu'elle a passé en proverbe. C'est par allusion à cette maxime qu'on appela *monnaie de Turenne* la nombreuse promotion de maréchaux de France que fit Louis XIV en 1675.

Mais il nous semble que La Rochefoucauld n'a dit tout haut que ce que chacun pensait tout bas ; et il a mille fois raison quand il écrit, en parlant des favoris des rois, qu'on est forcé de les *recevoir selon leur cours*, et non pas selon leur véritable prix. Sans doute l'opinion publique et l'histoire ne ratifient pas toujours le choix des rois ; mais, pour le moment, le billon peut avoir la valeur de l'or. La Rochefoucauld devinait peut-être les Seignelay, les Barbezieux et les Chamillart, et probablement il en avait les équivalents sous les yeux.

CLXXIV

La férocité naturelle fait moins de cruels que l'amour-propre.

CLXXVI

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un poète italien a dit de l'honnêteté des femmes, que ce n'est souvent autre chose qu'un art de paraître honnête.

CXCII

Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excès ; de là vient que les voleries publiques sont des habiletés, et que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes.

CCI

On ne trouve point dans l'homme le bien ni le mal dans l'excès.

CCVIII

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres.

CCXIII

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts.

CCXXV

Quelque incertitude et quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret, et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée. *Fabulosus?*

CCXXXI

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre.

CCXXXII

Ceux qui voudraient définir la victoire par sa naissance seraient tentés, comme les poètes, de l'appeler la fille du Ciel, puisqu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est produite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les

*Tête tendue
d'été ont été
avant de s'écouler*

intérêts particuliers de ceux qui les font, puisque tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élévation, procurent un bien si grand et si général.

CCXXXVI

X On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril.

CCXLI

On donne plus souvent les bornes à sa reconnaissance qu'à ses désirs et à ses espérances.

CCXLV

L'imitation est toujours malheureuse, et tout ce qui est contrefait déplaît avec les mêmes choses qui charment lorsqu'elles sont naturelles.

CCXLVIII

Nous ne regrettons pas la perte de nos amis selon leur mérite, mais selon nos besoins et selon l'opinion que nous croyons leur avoir donnée de ce que nous valons.

*dit à
révélé par
autres fois
sans.*

CCLII

Il est bien malaisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde de la grande habileté. *Mais la Bonté est une vertu,*

Et la capacité de l'autre

CCLIV

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants.

CCLVI

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement.

CCLVIII

La confiance que l'on a en soi fait naître la plus grande partie de celle que l'on a aux autres.

CCLIX

Il y a une révolution générale qui change le goût des esprits aussi bien que les fortunes du monde. *Nécessaire*

CCLX

La vérité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté : une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne saurait être belle et parfaite si elle n'est véritablement tout ce qu'elle doit être et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir.

CCLXII

Il y a de belles choses qui ont plus d'éclat quand elles demeurent imparfaites que quand elles sont trop achevées. *Contradictio Max. Lycopodium*

CCLXXI

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maître de lui-même, pour le rendre maître de toutes choses. *Sets a
redemptio
aut*

CCLXXXII

Le luxe et la trop grande politesse, dans les États, sont le présage assuré de leur décadence, parce que, tous les particuliers s'attachant à

leurs intérêts propres, ils se détournent du bien public ¹.

CCXC

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient très cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs ; c'est le rémora qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux, c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus

1. Var. : « La politesse des Etats est le commencement de la décadence, parce qu'elle applique tous les particuliers à leurs intérêts propres et les détourne du bien public » (manuscrit). — Vauvenargues, dans un fragment (Œuvres posthumes), incline à croire que *le luxe* prépare dans la grandeur même des empires leur inévitable ruine.

Si La Rochefoucauld a effacé cette maxime, ce n'est pas que le succès obtenu par Colbert lui eût fait changer d'avis, car, en 1665, celui qu'on appelle le grand ministre avait déjà fondé la *Compagnie des Indes*, mais sans éclatant succès, malgré la volonté impérieuse de Louis XIV.

La Rochefoucauld s'est aperçu qu'il lançait un lieu commun indigne de son esprit supérieur, et que, pour quelques milliers de sujets goûtant les avantages que procurent la fortune et les délicatesses de l'éducation, il y avait naïveté à parler d'un sybaritisme universel.

grandes tempêtes ; le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient lieu de tous les biens.

CCXCVI

On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas être deviné.

CCXCVIII

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

CCC

Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas que de s'en défaire quand on en a. *fa' l'auto.*

CCCI

La plupart des femmes se rendent plutôt par faiblesse que par passion : de là vient que pour l'ordinaire les hommes entreprenants réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables.

CCCII

X N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé ¹.

CCCIII

La sincérité que se demandent les amants et les maîtresses, pour savoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aimer, et bien moins pour vouloir être avertis quand on les aimera plus que pour être mieux assuré qu'on les aime lorsque l'on ne dit pas le contraire.

CCCV

X La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre : nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée.

CCCIX

La plus grande habileté des moins habiles est de se savoir soumis à la bonne conduite d'autrui.

1. La Rochefoucauld aurait dû dire s'il avait suivi ce système. N'y a-t-il pas un peu de dépit dans ces lignes fanfaronnes ? Notre auteur savait bien qu'en amour il n'est pas possible de tracer des limites fixes à sa passion.

ÉDITION DE 1666

XCI

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paraître diligents.

XCVII

X C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'apercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

ÉDITION DE 1675

CCCLXXII

On craint toujours de voir ce qu'on aime, quand on vient de faire des coquetteries ailleurs.

CCCLXXV

On doit se consoler de ses fautes quand on a la force de les avouer.

RÉFLEXIONS AJOUTÉES

DANS

L'ÉDITION POSTHUME

DE 1693

I

XX Force gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble.

II

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux 1.

Édité par un homme riche

1. Vauvenargues vers le milieu du xviii^e siècle reprenait la même pensée : « Le laboureur a trouvé dans le travail de ses mains la paix et la satiété, qui fuient l'orgueil des grands ». Le chansonnier Béranger, dans un style plus vulgaire, a résumé la pensée de nos moralistes :

*Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux ;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !*

Mais la boutade de Béranger ne doit pas nous faire illusion sur

III

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles.

IV

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

V

Il faut peu de chose pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre un fou content : c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

VI

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

ves compensations que La Rochefoucauld et Vauvenargues voulaient bien accorder *au pauvre peuple*.

Les pauvres de tous états, au xvii^e et au xviii^e siècle, vivaient dans une misère si profonde, qu'on est étonné de trouver sous la plume de ces deux nobles écrivains l'exclamation virgilienne :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,

Agrícolas !

Mais Virgile parlait des propriétaires. La Bruyère, de son côté, faisait des laboureurs une peinture moins séduisante, mais plus vraie : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, etc. ».

VII

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

VIII

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

IX

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

XI

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

XII

Les amants ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

XIII

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

XIV

Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse ; il entend toujours parler de ce qu'il aime.

XV

Qu'une femme est à plaindre quand elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu !

XVI

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

XVII

X Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres ¹.

1. Ici notre auteur semble critiquer et affaiblir le rôle qu'il s'est imposé. En effet, ce n'est pas pour faire montre

XVIII

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

XXI

Une honnête femme est un trésor caché ; celui qui l'a trouvée fait fort bien de ne s'en pas vanter.

XXVIII

Quand nous aimons trop, il est mal aisé de reconnaître si l'on cesse de nous aimer.

XXXIX

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

de bel esprit qu'il a pris la plume et livré au public le résultat de ses observations ; il ne se proposait pas seulement de plaire et d'occuper le grand monde de la cour et de la ville : il voulait être utile et instruire. Aussi cette réflexion paraît-elle manquer de vraie profondeur ; car, à ce titre, les écrivains moralistes n'auraient pas droit à se faire lire ; et d'ailleurs tout homme n'est pas à portée d'étudier les hommes dans leur commerce ; mais on arrive à cette connaissance en s'entretenant avec La Rochefoucauld.

XLVI

X Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé.

XLVII

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

XLVIII

Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pas.

XLIX

X Les amitiés renouées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues ¹.

L

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

1. La maxime 286, prouve que La Rochefoucauld parle ici de l'amour, et que c'est toujours la duchesse de Longueville, ou quelque autre, qui inspire notre moraliste.

RÉFLEXIONS DIVERSES

I

DU VRAI

Le vrai, dans quelque sujet qu'il se trouve, ne peut être effacé par aucune comparaison d'un autre vrai, et, quelque différence qui puisse être entre deux sujets, ce qui est vrai dans l'un n'efface point ce qui est vrai dans l'autre : ils peuvent avoir plus ou moins d'étendue et être plus ou moins éclatants, mais ils sont toujours égaux par leur vérité, qui n'est pas plus vérité dans le plus grand que dans le plus petit. L'art de la guerre est plus étendu, plus noble et plus brillant que celui de la poésie ; mais le poète et le conquérant sont comparables l'un à l'autre ; comme aussi, tant qu'ils sont véritablement ce qu'ils sont, le législateur, le peintre, etc., etc.

Deux sujets de même nature peuvent être

différents, et même opposés, comme le sont Scipion et Annibal, Fabius Maximus et Marcellus ; cependant, parce que leurs qualités sont vraies, elles subsistent en présence l'une de l'autre, et ne s'effacent point par la comparaison. Alexandre et César donnent des royaumes ; la veuve donne une pite ¹ : quelque différents que soient ces présents, la libéralité est vraie et égale en chacun d'eux, et chacun donne à proportion de ce qu'il est.

Un sujet peut avoir plusieurs vérités, et un autre sujet peut n'en avoir qu'une : le sujet qui a plusieurs vérités est d'un plus grand prix, et peut briller par des endroits où l'autre ne brille pas ; mais, dans l'endroit où l'un et l'autre est vrai, ils brillent également. Épaminondas était grand capitaine, bon citoyen, grand philosophe ; il était plus estimable que Virgile, parce qu'il avait plus de vérités que lui ; mais, comme grand capitaine, Épaminondas n'était pas plus

1. La Rochefoucauld, ravi d'admiration pour Alexandre et César, et songeant au royaume qu'il aurait pu recevoir, s'il avait rencontré un prince aussi généreux, ne fait pas réflexion que la veuve donne ce qui lui appartient, et que les autres font largesse de ce qu'ils ont pris par violence. La veuve est seule libérale.

Pite tirerait son nom d'une petite pièce de billon qui se frappait autrefois à Poitiers, *pictavina moneta*. La pite était une division du denier, et il fallait douze deniers pour faire un sol. On était riche alors avec 50 livres de revenu.

excellent que Virgile comme grand poète, parce que, par cet endroit, il n'était pas plus vrai que lui. La cruauté de cet enfant qu'un consul fit mourir pour avoir crevé les yeux d'une corneille était moins importante que celle de Philippe second, qui fit mourir son fils, et elle était peut-être mêlée avec moins d'autres vices; mais le degré de cruauté exercée sur un simple animal ne laisse pas de tenir son rang avec la cruauté des princes les plus cruels, parce que leurs différents degrés de cruauté ont une vérité égale.

Quelque disproportion qu'il y ait entre deux maisons qui ont les beautés qui leur conviennent, elles ne s'effacent point l'une par l'autre; ce qui fait que Chantilly n'efface point Liancourt, bien qu'il ait infiniment plus de diverses beautés, et que Liancourt n'efface pas aussi Chantilly : c'est que Chantilly a les beautés qui conviennent à la grandeur de Monsieur le Prince, et que Liancourt a les beautés qui conviennent à un particulier, et qu'ils ont chacun de vraies beautés. On voit néanmoins des femmes d'une beauté éclatante, mais irrégulière, qui en effacent souvent de plus véritablement belles; mais, comme le goût, qui se prévient aisément, est le juge de la beauté, et que la

beauté des plus belles personnes n'est pas toujours égale, s'il arrive que les moins belles effacent les autres, ce sera seulement durant quelques moments ; ce sera que la différence de la lumière et du jour fera plus ou moins discerner la vérité qui est dans les traits ou dans les couleurs, qu'elle fera paraître ce que la moins belle aura de beau, et empêchera de paraître ce qui est de vrai et de beau dans l'autre.

II

DE LA SOCIÉTÉ ¹

Mon dessein n'est pas de parler de l'amitié en parlant de la société ; bien qu'elles aient quelque rapport, elles sont néanmoins très dif-

1. Après avoir condensé ses pensées en quelques lignes concises, La Rochefoucauld y revint dans la suite pour donner des gloses et des commentaires. Avec le temps il prit le rôle de Nestor. Ce morceau, d'assez longue haleine, est le développement des maximes 81, 83, 87, 242, 264, 410, de la 5^e des *Réflexions diverses* ; mais, en homme à qui la vie a donné de l'expérience, il modifie parfois sa première manière de juger.

férentes : la première a plus d'élévation et de dignité, et le plus grand mérite de l'autre, c'est de lui ressembler. Je ne parlerai donc présentement que du commerce particulier que les honnêtes gens doivent avoir ensemble.

Il serait inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes : tous la désirent et tous la cherchent, mais peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer. Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres ; on se préfère toujours à ceux avec qui on se propose de vivre, et on leur fait presque toujours sentir cette préférence ; c'est ce qui trouble et qui détruit la société. Il faudrait du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire ; il faudrait faire son plaisir de celui des autres, ménager leur amour-propre, et ne le blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage, mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendrait pas longtemps la société, si elle n'était réglée et soutenue par le bon sens, par l'humeur, et par des égards qui doi-

vent être entre les personnes qui veulent vivre ensemble. S'il arrive quelquefois que des gens opposés d'humeur et d'esprit paraissent unis, ils tiennent sans doute par des liaisons étrangères, qui ne durent pas longtemps. On peut être aussi en société avec des personnes sur qui nous avons de la supériorité par la naissance ou par des qualités personnelles ; mais ceux qui ont cet avantage n'en doivent pas abuser : ils doivent rarement le faire sentir, et ne s'en servir que pour instruire les autres ; ils doivent leur faire apercevoir qu'ils ont besoin d'être conduits, et les mener par raison, en s'accommodant, autant qu'il est possible, à leurs sentiments et à leurs intérêts.

Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté : il faut se voir ou ne se voir point, sans sujétion, pour se divertir ensemble, et même s'ennuyer ensemble ; il faut se pouvoir séparer, sans que cette séparation apporte de changement ; il faut se pouvoir passer les uns des autres, si on ne veut pas s'exposer à embarrasser quelquefois, et on doit se souvenir qu'on incommode souvent quand on croit ne pouvoir jamais incommoder. Il faut contribuer, autant qu'on le peut, au divertissement des personnes avec qui on veut vivre ;

mais il ne faut pas être toujours chargé du soin d'y contribuer. La complaisance est nécessaire dans la société, mais elle doit avoir des bornes : elle devient une servitude quand elle est excessive ; il faut du moins qu'elle paraisse libre, et qu'en suivant le sentiment de nos amis, ils soient persuadés que c'est le nôtre aussi que nous suivons.

Il faut être facile à excuser nos amis, quand leurs défauts sont nés avec eux, et qu'ils sont moindres que leurs bonnes qualités ; il faut surtout éviter de leur faire voir qu'on les ait remarqués et qu'on en soit choqué, et l'on doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en apercevoir eux-mêmes, pour leur laisser le mérite de s'en corriger.

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie, et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser, quand on soutient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnêtes gens ne peut subsister sans une certaine sorte de confiance ; elle doit être commune entre eux ; il faut que chacun ait un air de sûreté et de discrétion qui

ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la variété dans l'esprit : ceux qui n'ont que d'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire longtemps. On peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mêmes vues ni les mêmes talents, pourvu qu'on aide au plaisir de la société, et qu'on y observe la même justesse que les différentes voix et les divers instruments doivent observer dans la musique.

Comme il est malaisé que plusieurs personnes puissent avoir les mêmes intérêts, il est nécessaire au moins, pour la douceur de la société, qu'ils n'en aient pas de contraires. On doit aller au-devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur être utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les partage avec eux quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans prétendre de les arracher tout d'un coup, et mettre en la place des objets agréables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler des choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent, et on y doit garder beaucoup de mesure : il y a de la politesse, et quelquefois même de l'humanité, à ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur ; ils ont

souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connaissent, et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu'ils ne connaissent pas. Bien que le commerce que les honnêtes gens ont ensemble leur donne de la familiarité, et leur fournisse un nombre infini de sujets de se parler sincèrement, personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont nécessaires pour maintenir la société : on veut être averti jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'être en toutes choses, et on craint de savoir toutes sortes de vérités.

Comme on doit garder des distances pour voir les objets, il en faut garder aussi pour la société : chacun a son point de vue, d'où il veut être regardé ; on a raison, le plus souvent, de ne vouloir pas être éclairé de trop près, et il n'y a presque point d'homme qui veuille, en toutes choses, se laisser voir tel qu'il est.

III

DE L'AIR ET DES MANIÈRES ¹

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne : on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre. Il faut essayer de connaître celui qui nous est naturel, n'en point sortir, et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Ce qui fait que la plupart des petits enfants plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermés dans cet air et dans ces manières que la nature leur a donnés, et qu'ils n'en connaissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance : il croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient faire aux autres, et ils ne le peuvent parfaitement imiter ; il y a toujours

1. Il y a encore dans ce morceau douze ou treize réflexions mêlées dans le tissu du développement.

« Chacun veut être un autre, et n'être plus ce qu'il est ».

Boileau aurait-il entendu La Rochefoucauld lire ce passage pour s'en inspirer, quand il écrivit, dans sa 9^e épître :

*Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit ;
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît :
Rarement un esprit ose être ce qu'il est, etc.*

Ces vers en disent moins que la ligne de La Rochefoucauld, et ils ne s'adressent qu'à l'homme de cour.

quelque chose de faux et d'incertain dans toute imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manières ni dans leurs sentiments ; au lieu d'être en effet ce qu'ils veulent paraître, ils cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas. Chacun veut être un autre, et n'être plus ce qu'il est : ils cherchent une contenance hors d'eux-mêmes et un autre esprit que le leur ; ils prennent des tons et des manières au hasard ; ils en font l'expérience sur eux, sans considérer que ce qui convient à quelques-uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de règle générale pour les tons et pour les manières, et qu'il n'y a point de bonnes copies. Deux hommes néanmoins peuvent avoir du rapport en plusieurs choses sans être copie l'un de l'autre, si chacun suit son naturel ; mais personne presque ne le suit entièrement : on aime à imiter ; on imite souvent, même sans s'en apercevoir, et on néglige ses propres biens pour des biens étrangers, qui d'ordinaire ne nous conviennent pas.

Je ne prétends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mêmes que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples, et de joindre à nous des qualités utiles ou nécessaires que la nature ne nous a pas données : les

arts et les sciences conviennent à la plupart de ceux qui s'en rendent capables ; la bonne grâce et la politesse conviennent à tout le monde ; mais ces qualités acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos qualités naturelles, qui les étendent et les augmentent imperceptiblement.

Nous sommes quelquefois élevés à un rang et à des dignités qui sont au-dessus de nous ; nous sommes souvent engagés dans une profession nouvelle où la nature ne nous avait pas destinés : tous ces états ont chacun un air qui leur convient, mais qui ne convient pas toujours avec notre air naturel ; ce changement de notre fortune change souvent notre air et nos manières, et y ajoute l'air de la dignité, qui est toujours faux quand il est trop marqué et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné : il faut les unir et les mêler ensemble, et qu'ils ne paraissent jamais séparés.

On ne parle pas de toutes choses sur un même ton et avec les mêmes manières ; on ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant ; mais il faut qu'un même air nous fasse dire naturellement des choses différentes, et qu'il nous fasse marcher différem-

ment, mais toujours naturellement, et comme il convient de marcher à la tête d'un régiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel, pour suivre celui du rang et des dignités où ils sont parvenus ; il y en a même qui prennent par avance l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants généraux apprennent à paraître maréchaux de France ! Combien de gens de robe répètent inutilement l'air de chancelier, et combien de bourgeoises se donnent l'air de duchesses !

Ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manières avec sa figure, ni ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments ; on trouble leur harmonie par quelque chose de faux et d'étranger ; on s'oublie soi-même, et on s'en éloigne insensiblement ; tout le monde presque tombe, par quelque endroit, dans ce défaut ; personne n'a l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette sorte de cadence. Mille gens déplaisent avec des qualités aimables ; mille gens plaisent avec de moindres talents : c'est que les uns veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paraissent ; et enfin,

quelques avantages ou quelques désavantages que nous ayons reçus de la nature, on plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manières et les sentiments, qui conviennent à notre état et à notre figure, et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne.

IV

DE LA CONVERSATION ¹

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on en veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et même de dire

1. Cette *réflexion* est un traité complet sur la matière, à l'usage des gens dont la conversation est l'unique souci ; il faut avouer que l'heureux mortel qui satisferait à toutes les conditions que La Rochefoucauld impose ici serait un génie supérieur à tous ceux dont nous parle l'Histoire. Il serait plus difficile de bien jouer son rôle dans une *ruelle* que d'écrire *le Cid* ou *Athalie*. Par bonheur l'homme de bonne conversation réussit toujours, s'il laisse ses auditeurs contents d'eux-mêmes.

des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les interrompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on le loue que par complaisance. Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions, qui sont presque toujours inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur et l'inclination des personnes que l'on entretient, ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit, ni même d'y répondre. Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, sans prévention et sans opiniâtreté, en faisant paraître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent.

Il faut éviter de parler longtemps de soi-même, et de se donner souvent pour exemple. On ne saurait avoir trop d'application à connaître la pente et la portée de ceux à qui on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en

a le plus, et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend. Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité, ni se servir de paroles et de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions, si elles sont raisonnables; mais, en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paraître choqué de ce qu'ils ont dit. Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation, et de parler trop souvent d'une même chose; on doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toutes sortes d'honnêtes gens: il faut choisir ce qui convient à chacun, et choisir même le temps de le dire; mais, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence

éloquent : il sert quelquefois à approuver et à condamner ; il y a un silence moqueur ; il y a un silence respectueux ; il y a enfin des airs, des tons et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant, dans la conversation ; le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes ; ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois ; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et de ne se forcer jamais à parler.

V

DE LA CONFIANCE

Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses : la sincérité est une ouverture de cœur, qui nous montre tels que nous sommes ; c'est un amour de la vérité, une répugnance à

se déguiser, un désir de se dédommager de ses défauts, et de les diminuer même par le mérite de les avouer. La confiance ne nous laisse pas tant de liberté; ses règles sont plus étroites; elle demande plus de prudence et de retenue, et nous ne sommes pas toujours libres d'en disposer; il ne s'agit pas de nous uniquement, et nos intérêts sont mêlés d'ordinaire avec les intérêts des autres. Elle a besoin d'une grande justesse pour ne livrer pas nos amis en nous livrant nous-mêmes, et pour ne faire pas des présents de leur bien, dans la vue d'augmenter le prix de ce que nous donnons.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son mérite; c'est un dépôt que l'on commet à sa foi; ce sont des gages qui lui donnent un droit sur nous, et une sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement. Je ne prétends pas détruire par ce que je dis la confiance, si nécessaire entre les hommes, puisqu'elle est le lien de la société et de l'amitié : je prétends seulement y mettre des bornes et la rendre honnête et fidèle. Je veux qu'elle soit toujours vraie et toujours prudente, et qu'elle n'ait ni faiblesse, ni intérêt; mais je sais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la manière de rece-

voir toute sorte de confiance de nos amis, et de leur faire part de la nôtre.

On se confie le plus souvent par vanité, par envie de parler, par le désir de s'attirer la confiance des autres, et pour faire un échange de secrets. Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite; et on s'acquitte envers ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de légères confidences. Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue, qui ne ménagent rien avec nous, et à qui on peut se confier par choix et par estime. On doit ne leur cacher rien de ce qui ne regarde que nous, se montrer à eux toujours vrais, dans nos bonnes qualités et dans nos défauts même, sans exagérer les unes et sans diminuer les autres; se faire une loi de ne leur faire jamais de demi confidences, qui embarrassent toujours ceux qui les font, et ne contentent presque jamais ceux qui les reçoivent : on leur donne des lumières confuses de ce qu'on veut cacher, et on augmente leur curiosité; on les met en droit d'en vouloir savoir davantage, et ils se croient en liberté de disposer de ce qu'ils ont pénétré. Il est plus sûr et plus honnête de ne leur rien dire que de se taire quand on a commencé à parler.

Il y a d'autres règles à suivre pour les choses qui nous ont été confiées : plus elles sont importantes, et plus la prudence et la fidélité y sont nécessaires. Tout le monde convient que le secret doit être inviolable ; mais on ne convient pas toujours de la nature et de l'importance du secret : nous ne consultons le plus souvent que nous-mêmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous devons taire ; il y a peu de secrets de tous les temps, et le scrupule de les révéler ne dure pas toujours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connaît la fidélité ; ils nous ont toujours parlé sans réserve, et nous avons toujours gardé les mêmes mesures avec eux ; ils savent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voient de trop près pour ne s'apercevoir pas du moindre changement ; ils peuvent savoir par ailleurs ce que nous sommes engagés de ne dire jamais à personne ; il n'a pas été en notre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié, et qu'ils ont peut-être quelque intérêt de savoir ; on est assuré d'eux comme de soi, et on se voit cependant réduit à la cruelle nécessité de perdre leur amitié, qui nous est précieuse, ou de manquer à la foi du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidélité ; mais il ne doit pas

ébranler un honnête homme . c'est alors qu'il lui est permis de se préférer aux autres; son premier devoir est indispensablement de conserver le dépôt en son entier, sans en peser les suites : il doit non seulement ménager ses paroles et ses tons, il doit encore ménager ses conjectures, et ne laisser jamais rien voir, dans ses discours ni dans son air, qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence pour opposer à la tyrannie de la plupart de nos amis, qui se font un droit sur notre confiance, et qui veulent tout savoir de nous. On ne doit jamais leur laisser établir ce droit sans exception : il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction; s'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes, et s'en justifier avec douceur; mais, s'ils demeurent injustes, on doit sacrifier leur amitié à son devoir, et choisir entre deux maux inévitables, dont l'un se peut réparer, et l'autre est sans remède.

VI

DE L'AMOUR ET DE LA MER

Ceux qui ont voulu nous représenter l'amour et ses caprices l'ont comparé en tant de sortes à la mer, qu'il est malaisé de rien ajouter à ce qu'ils en ont dit : ils nous ont fait voir que l'un et l'autre ont une inconstance et une infidélité égales, que leurs biens et leurs maux sont sans nombre, que les navigations les plus heureuses sont exposées à mille dangers, que les tempêtes et les écueils sont toujours à craindre, et que souvent même on fait naufrage dans le port; mais, en nous exprimant tant d'espérances et tant de craintes, ils ne nous ont pas assez montré, ce me semble, le rapport qu'il y a d'un amour usé, languissant et sur sa fin, à ces longues bonaces, à ces calmes ennuyeux, que l'on rencontre sous la ligne. On est fatigué d'un grand voyage, on souhaite de l'achever; on voit la terre, mais on manque de vent pour y arriver; on se voit exposé aux injures des saisons; les maladies et les langueurs empêchent

d'agir ; l'eau et les vivres manquent ou changent de goût ; on a recours inutilement aux secours étrangers ; on essaie de pêcher, et on prend quelques poissons, sans en tirer de soulagement ni de nourriture ; on est las de tout ce qu'on voit, on est toujours avec ses mêmes pensées, et on est toujours ennuyé ; on vit encore, et on a regret à vivre ; on attend des désirs pour sortir d'un état pénible et languissant, mais on n'en forme que de faibles et d'inutiles.

VII

DES EXEMPLES

Quelque différence qu'il y ait entre les bons et les mauvais exemples, on trouvera que les uns et les autres ont presque également produit de méchants effets ; je ne sais même si les crimes de Tibère et de Néron ne nous éloignent pas plus du vice que les exemples estimables des plus grands hommes ne nous approchent de la vertu. Combien la valeur d'Alexandre a-t-elle fait de fanfarons ! Combien la gloire de César

a-t-elle autorisé d'entreprises contre la patrie! Combien Rome et Sparte ont-elle loué de vertus farouches! Combien Diogène a-t-il fait de philosophes importuns, Cicéron de babillards, Pomponius Atticus de gens neutres et paresseux, Marius et Sylla de vindicatifs, Lucullus de voluptueux, Alcibiade et Antoine de débauchés, Caton d'opiniâtres! Tous ces grands originaux ont produit un nombre infini de mauvaises copies. Les vertus sont frontières des vices; les exemples sont des guides qui nous égarent souvent, et nous sommes si remplis de fausseté que nous ne nous en servons pas moins pour nous éloigner du chemin de la vertu que pour le suivre.

VIII

DE L'INCERTITUDE DE LA JALOUSIE

Plus on parle de sa jalousie, et plus les endroits qui ont déplu paraissent de différents côtés; les moindres circonstances les changent, et font toujours découvrir quelque chose de

nouveau. Ces nouveautés font revoir, sous d'autres apparences, ce qu'on croyait avoir assez vu et assez pesé; on cherche à s'attacher à une opinion, et on ne s'attache à rien; tout ce qui est de plus opposé et de plus effacé se présente en même temps; on veut haïr et on veut aimer, mais on aime encore quand on hait, et on hait encore quand on aime. On croit tout, et on doute de tout; on a de la honte et du dépit d'avoir cru et d'avoir douté; on se travaille incessamment pour arrêter son opinion, et on ne la conduit jamais à un lieu fixe.

Les poètes devraient comparer cette opinion à la peine de Sisyphe, puisqu'on roule aussi inutilement que lui un rocher par un chemin pénible et périlleux; on voit le sommet de la montagne, on s'efforce d'y arriver; on l'espère quelquefois, mais on n'y arrive jamais. On n'est pas assez heureux pour oser croire ce que l'on souhaite, ni même assez heureux aussi pour être assuré de ce qu'on craint le plus; on est assujetti à une incertitude éternelle, qui nous présente successivement des biens et des maux qui nous échappent toujours.

IX

DE L'AMOUR ET DE LA VIE

L'amour est une image de notre vie : l'un et l'autre sont sujets aux mêmes révolutions et aux mêmes changements. Leur jeunesse est pleine de joie et d'espérance : on se trouve heureux d'être jeune, comme on se trouve heureux d'aimer. Cet état si agréable nous conduit à désirer d'autres biens, et on en veut de plus solides : on ne se contente pas de subsister, on veut faire des progrès, on est occupé des moyens de s'avancer et d'assurer sa fortune; on cherche la protection des ministres, on se rend utile à leurs intérêts; on ne peut souffrir que quelqu'un prétende ce que nous prétendons. Cette émulation est traversée de mille soins et de mille peines, qui s'effacent par le plaisir de se voir établi : toutes les passions sont alors satisfaites, et on ne prévoit pas qu'on puisse cesser d'être heureux.

Cette félicité néanmoins est rarement de longue durée, et elle ne peut conserver long-

temps la grâce de la nouveauté ; pour avoir ce que nous avons souhaité, nous ne laissons pas de souhaiter encore. Nous nous accoutumons à tout ce qui est à nous ; les mêmes biens ne conservent pas leur même prix, et ils ne touchent pas toujours également notre goût ; nous changeons imperceptiblement, sans remarquer notre changement ; ce que nous avons obtenu devient une partie de nous-mêmes ; nous serions cruellement touchés de le perdre, mais nous ne sommes plus sensibles au plaisir de le conserver ; la joie n'est plus vive ; on en cherche ailleurs que dans ce qu'on a tant désiré. Cette inconstance involontaire est un effet du temps, qui prend, malgré nous, sur l'amour, comme sur notre vie ; il en efface insensiblement chaque jour un certain air de jeunesse et de gaieté, et en détruit les plus véritables charmes ; on prend des manières plus sérieuses, on joint des affaires à la passion ; l'amour ne subsiste plus par lui-même, et il emprunte des secours étrangers. Cet état de l'amour représente le penchant de l'âge, où on commence à voir par où on doit finir ; mais on n'a pas la force de finir volontairement, et dans le déclin de l'amour comme dans le déclin de la vie, personne ne se peut résoudre de prévenir les dégoûts qui

restent à éprouver ; on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs. La jalousie, la méfiance, la crainte de lasser, la crainte d'être quitté, sont des peines attachées à la vieillesse de l'amour, comme les maladies sont attachées à la trop longue durée de la vie : on ne sent plus qu'on est vivant que parce qu'on sent qu'on est malade, et on ne sent aussi qu'on est amoureux que par sentir toutes les peines de l'amour. On ne sort de l'assoupissement des trop longs attachements que par le dépit et le chagrin de se voir toujours attaché ; enfin, de toutes les décrépitudes, celle de l'amour est la plus insupportable.

X

DU GOUT

Il y a des personnes qui ont plus d'esprit que de goût, et d'autres qui ont plus de goût que d'esprit ; mais il y a plus de variété et de caprice dans le goût que dans l'esprit.

Ce terme de *goût* a diverses significations, et il est aisé de s'y méprendre : il y a différence entre le goût qui nous porte vers les choses et le goût qui nous en fait connaître et discerner les qualités, en s'attachant aux règles. On peut aimer la comédie sans avoir le goût assez fin et assez délicat pour en bien juger, et on peut avoir le goût assez bon pour bien juger de la comédie sans l'aimer. Il y a des goûts qui nous approchent imperceptiblement de ce qui se montre à nous; d'autres nous entraînent par leur force ou par leur durée.

Il y a des gens qui ont le goût faux en tout; d'autres ne l'ont faux qu'en de certaines choses, et ils l'ont droit et juste dans ce qui est de leur portée. D'autres ont des goûts particuliers, qu'ils connaissent mauvais, et ne laissent pas de les suivre. Il y en a qui ont le goût incertain; le hasard en décide : ils changent par légèreté, et sont touchés de plaisir ou d'ennui, sur la parole de leurs amis. D'autres sont toujours prévenus; ils sont esclaves de tous leurs goûts, et les respectent en toutes choses. Il y en a qui sont sensibles à ce qui est bon, et choqués de ce qui ne l'est pas; leurs vues sont nettes et justes, et ils trouvent la raison de leur goût dans leur esprit et dans leur discernement.

Il y en a qui, par une sorte d'instinct, dont ils ignorent la cause, décident de ce qui se présente à eux, et prennent toujours le bon parti. Ceux-ci font paraître plus de goût que d'esprit, parce que leur amour-propre et leur humeur ne prévalent point sur leurs lumières naturelles ; tout agit de concert en eux, tout y est sur un même ton. Cet accord les fait juger sainement des objets, et leur en forme une idée véritable ; mais, à parler généralement, il y a peu de gens qui aient le goût fixe et indépendant de celui des autres : ils suivent l'exemple et la coutume, et ils en empruntent presque tout ce qu'ils ont de goût.

Dans toutes ces différences de goûts que l'on vient de marquer, il est très rare, et presque impossible, de rencontrer cette sorte de bon goût qui sait donner le prix à chaque chose, qui en connaît toute la valeur, et qui se porte généralement sur tout : nos connaissances sont trop bornées, et cette juste disposition des qualités qui font bien juger ne se maintient d'ordinaire que sur ce qui ne nous regarde pas directement. Quand il s'agit de nous, notre goût n'a plus cette justesse si nécessaire ; la préoccupation le trouble ; tout ce qui a du rapport à nous paraît sous une autre figure ; personne ne voit des

mêmes yeux ce qui le touche et ce qui ne le touche pas; notre goût est conduit alors par la pente de l'amour-propre et de l'humeur, qui nous fournissent des vues nouvelles, et nous assujettissent à un nombre infini de changements et d'incertitudes; notre goût n'est plus à nous, nous n'en disposons plus: il change sans notre consentement, et les mêmes objets nous paraissent par tant de côtés différents que nous méconnaissions enfin ce que nous avons vu et ce que nous avons senti.

XI

DU RAPPORT DES HOMMES AVEC LES ANIMAUX

Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres. Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents: les uns comme des tigres,

toujours farouches et toujours cruels ; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres comme des ours, grossiers et avides ; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie, et dont le métier est de tromper !

Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent, et qui mordent quelquefois ; il y a même des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons, qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal ; il y a des paons, qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans

cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent; combien de pies et de corneilles, qui ne s'appriivoisent que pour dérober; combien d'oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapines; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux!

Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours; il y a des vipères, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver! Combien de chevaux qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus! Combien de bœufs, qui travaillent toute leur vie pour enrichir celui qui leur impose le joug; de cigales, qui passent leur vie à chanter; de lièvres qui ont peur de tout; de lapins, qui s'épouvantent et se rassurent en un moment; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure; de canards privés, qui trahissent leurs semblables et les attirent dans les filets; de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de

toujours farouches et toujours cruels ; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres comme des ours, grossiers et avides ; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie, et dont le métier est de tromper !

Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent, et qui mordent quelquefois ; il y a même des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons, qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal ; il y a des paons, qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans

cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent; combien de pies et de corneilles, qui ne s'appriivoisent que pour dérober; combien d'oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapines; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux!

Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours; il y a des vipères, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver! Combien de chevaux qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus! Combien de bœufs, qui travaillent toute leur vie pour enrichir celui qui leur impose le joug; de cigales, qui passent leur vie à chanter; de lièvres qui ont peur de tout; de lapins, qui s'épouvantent et se rassurent en un moment; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure; de canards privés, qui trahissent leurs semblables et les attirent dans les filets; de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de

corps morts ! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsidérés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règles et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leurs plaintes ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !

Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce à l'égard des autres hommes tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.

É' a melhor comparação do autor

XII

DE L'ORIGINE DES MALADIES

Si on examine la nature des maladies, on trouvera qu'elles tirent leur origine des passions et des peines de l'esprit. L'âge d'or, qui en était exempt, était exempt de maladies; l'âge d'argent, qui le suivit, conserva encore sa pureté; l'âge d'airain donna la naissance aux passions et aux peines de l'esprit: elles commencèrent à se former, et elles avaient encore la faiblesse de l'enfance et sa légèreté. Mais elles parurent avec toute leur force et toute leur malignité dans l'âge de fer, et répandirent dans le monde, par la suite de leur corruption, les diverses maladies qui ont affligé les hommes depuis tant de siècles. L'ambition a produit les fièvres aiguës et frénétiques; l'envie a produit la jaunisse et l'insomnie; c'est de la paresse que viennent les léthargies, les paralysies et les langueurs; la colère a fait les étouffements, les ébullitions de sang et les inflammations de poitrine; la peur a fait les battements de cœur et les syncopes; la

///
...
?
?
? *quid morbi
de ner!*

vanité a fait les folies ; l'avarice, la teigne et la gale ; la tristesse a fait le scorbut ; la cruauté, la pierre ; la calomnie et les faux rapports ont répandu la rougeole, la petite vérole et le pourpre ; et on doit à la jalousie la gangrène, la peste et la rage. Les disgrâces imprévues ont fait l'apoplexie ; les procès ont fait la migraine et le transport au cerveau ; les dettes ont fait les fièvres étiques ; l'ennui du mariage a produit la fièvre quarte, et la lassitude des amants qui n'osent se quitter a causé les vapeurs. L'amour, lui seul, a fait plus de maux que tout le reste ensemble, et personne ne doit entreprendre de les exprimer ; mais, comme il fait aussi les plus grands biens de la vie, au lieu de médire de lui, on doit se taire : on doit le craindre et le respecter toujours. *Totum est quod est sciencia infecta*

XIII

DU FAUX

On est faux en différentes manières : il y a des hommes faux qui veulent toujours paraître

ce qu'ils ne sont pas ; il y en a d'autres, de meilleure foi, qui sont nés faux, qui se trompent eux-mêmes, et qui ne voient jamais les choses comme elles sont. Il y en a dont l'esprit est droit, et le goût faux ; d'autres ont l'esprit faux, et ont quelque droiture dans le goût ; il y en a enfin qui n'ont rien de faux dans le goût, ni dans l'esprit. Ceux-ci sont très rares, puisque, à parler généralement, il n'y a presque personne qui n'ait de la fausseté dans quelque endroit de l'esprit ou du goût. *ou comme par jelo acitor*

Ce qui fait cette fausseté si universelle, c'est que nos qualités sont incertaines et confuses, et que nos vues le sont aussi : on ne voit point les choses précisément comme elles sont ; on les estime plus ou moins qu'elles ne valent, et on ne les fait point rapporter à nous en la manière qui leur convient, et qui convient à notre état et à nos qualités. Ce mécompte met un nombre infini de faussetés dans le goût et dans l'esprit ; notre amour-propre est flatté de tout ce qui se présente à nous sous les apparences du bien ; mais, comme il y a plusieurs sortes de bien qui touchent notre vanité ou notre tempérament, on les suit souvent par coutume ou par commodité ; on les suit parce que les autres les suivent, sans considérer

qu'un même sentiment ne doit pas être également embrassé par toutes sortes de personnes, et qu'on s'y doit attacher plus ou moins fortement selon qu'il convient plus ou moins à ceux qui le suivent.

On craint encore plus de se montrer faux par le goût que par l'esprit. Les honnêtes gens doivent approuver sans prévention ce qui mérite d'être approuvé, suivre ce qui mérite d'être suivi, et ne se piquer de rien ; mais il y faut une grande proportion et une grande justesse : il faut savoir discerner ce qui est bon en général et ce qui nous est propre, et suivre alors avec raison la pente naturelle qui nous porte vers les choses qui nous plaisent. Si les hommes ne voulaient exceller que par leurs propres talents, et en suivant leurs devoirs, il n'y aurait rien de faux dans leur goût et dans leur conduite ; ils se montreraient tels qu'ils sont ; ils jugeraient des choses par leurs lumières, et s'y attacheraient par leur raison ; il y aurait de la proportion dans leurs vues et dans leurs sentiments ; leur goût serait vrai, il viendrait d'eux, et non pas des autres, et ils le suivraient par choix, et non pas par coutume ou par hasard.

Si on est faux en approuvant ce qui ne doit

pas être approuvé, on ne l'est pas moins, le plus souvent, par l'envie de se faire valoir en des qualités qui sont bonnes de soi, mais qui ne nous conviennent pas : un magistrat est faux quand il se pique d'être brave, bien qu'il puisse être hardi dans de certaines rencontres ; il doit paraître ferme et assuré dans une sédition qu'il a droit d'apaiser, sans craindre d'être faux, et il serait faux et ridicule de se battre en duel. Une femme peut aimer les sciences, mais toutes les sciences ne lui conviennent pas toujours, et l'entêtement de certaines sciences ne lui convient jamais, et est toujours faux.

Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix aux choses, et déterminent notre goût à leur donner le rang qu'elles méritent et qu'il nous convient de leur donner ; mais tous les hommes presque se trompent dans ce prix et dans ce rang, et il y a toujours de la fausseté dans ce mécompte.

Les plus grands rois sont ceux qui s'y méprennent le plus souvent : ils veulent surpasser les autres hommes en valeur, en savoir, en galanterie, et dans mille autres qualités où tout le monde a droit de prétendre ; mais ce goût d'y surpasser les autres peut être faux en eux quand il va trop loin. Leur émulation doit

avoir un autre objet : ils doivent imiter Alexandre, qui ne voulait disputer le prix de la course que contre des rois, et se souvenir que ce n'est que des qualités particulières à la royauté qu'ils doivent disputer. Quelque vaillant que puisse être un roi, quelque savant et agréable qu'il puisse être, il trouvera un nombre infini de gens qui auront ces mêmes qualités aussi avantageusement que lui, et le désir de les surpasser paraîtra toujours faux, et souvent même il lui sera impossible d'y réussir ; mais, s'il s'attache à ses devoirs véritables, s'il est magnanime, s'il est grand capitaine et grand politique, s'il est juste, clément et libéral, s'il soulage ses sujets, s'il aime la gloire et le repos de son État, il ne trouvera que des rois à vaincre dans une si noble carrière ; il n'y aura rien que de vrai et de grand dans un si juste dessein, et le désir d'y surpasser les autres n'aura rien de faux. Cette émulation est digne d'un roi, et c'est la véritable gloire où il doit prétendre.

XIV

DES MODÈLES DE LA NATURE ET DE
LA FORTUNE¹

Il semble que la fortune, toute changeante et capricieuse qu'elle est, renonce à ses changements et à ses caprices pour agir de concert avec la nature, et que l'une et l'autre concourent de temps en temps à faire des hommes

1. Ici notre auteur contredit ce qu'il développe dans la septième réflexion, *sur les exemples*, et les mêmes personnages nous apparaissent jugés d'une façon toute différente : c'est le fruit de l'éducation et des lectures de La Rochefoucauld ; c'est aussi un résultat des engouements littéraires de l'époque. Jamais on n'a tant parlé qu'alors des Grecs et des Romains, non seulement au théâtre, mais aussi dans les parlements. Au palais, dans la chaire elle-même, quiconque voulait attirer l'attention devait s'appuyer sur les noms de la Grèce et de Rome, et je crois bien que cette volte-face a lieu ici pour présenter l'éloge de Turenne et de Condé. N'y aurait-il pas aussi un certain *amour de soi-même* ? La Rochefoucauld a été le *camarade de camp* de ces deux capitaines. Sans avoir atteint à leur renommée, il pouvait prétendre au second rang, et il laisse au lecteur à prononcer sur lui.

Nous croyons que le prince de Condé entendit à Chantilly la lecture de ce morceau, qui est trop flatteur pour être resté dans le cabinet. Turenne et Condé n'auraient jamais pensé alors que les lignes écrites sur eux par La Rochefoucauld contribueraient peut-être à mieux conserver dans l'avenir la gloire de leur nom que ne pourrait faire le récit de leurs exploits guerriers.

*à contredire,
c'est à l'usage
du auteur.*

extraordinaires et singuliers, pour servir de modèles à la postérité. Le soin de la nature est de fournir les qualités ; celui de la fortune est de les mettre en œuvre, et de les faire voir dans le jour et avec les proportions qui conviennent à leur dessein : on dirait alors qu'elles imitent les règles des grands peintres, pour nous donner des tableaux parfaits de ce qu'elles veulent représenter. Elles choisissent un sujet, et s'attachent au plan qu'elles se sont proposé ; elles disposent de la naissance, de l'éducation, des qualités naturelles et acquises, des temps, des conjonctures, des amis, des ennemis ; elles font remarquer des vertus et des vices, des actions heureuses et malheureuses ; elles joignent même de petites circonstances aux plus grandes, et les savent placer avec tant d'art que les actions des hommes et leurs motifs nous paraissent toujours sous la figure et avec les couleurs qu'il plaît à la nature et à la fortune d'y donner.

Quel concours de qualités éclatantes n'ont-elles pas assemblé dans la personne d'Alexandre, pour le montrer au monde comme un modèle d'élévation d'âme et de grandeur de courage ! Si on examine sa naissance illustre, son éducation, sa jeunesse, sa beauté, sa complexion

heureuse, l'étendue et la capacité de son esprit pour la guerre et pour les sciences, ses vertus, ses défauts même, le petit nombre de ses troupes, la puissance formidable de ses ennemis, la courte durée d'une si belle vie, sa mort et ses successeurs, ne verra-t-on pas l'industrie et l'application de la fortune et de la nature à renfermer dans un même sujet ce nombre infini de diverses circonstances ? Ne verra-t-on pas le soin particulier qu'elles ont pris d'arranger tant d'événements extraordinaires, et de les mettre chacun dans son jour, pour composer un modèle d'un jeune conquérant, plus grand encore par ses qualités personnelles que par l'étendue de ses conquêtes ?

Si on considère de quelle sorte la nature et la fortune nous montrent César, ne verra-t-on pas qu'elles ont suivi un autre plan, qu'elles n'ont renfermé dans sa personne tant de valeur, de clémence, de libéralité, tant de qualités militaires, tant de pénétration, tant de facilité d'esprit et de mœurs, tant d'éloquence, tant de grâces du corps, tant de supériorité de génie pour la paix et pour la guerre ; ne verra-t-on pas, dis-je, qu'elles ne se sont assujetties si longtemps à arranger et à mettre en œuvre tant de talents extraordinaires, et qu'elles n'ont contraint

César de s'en servir contre sa patrie, que pour nous laisser un modèle du plus grand homme du monde et du plus célèbre usurpateur ? Elles le font naître particulier dans une république maîtresse de l'univers, affermie et soutenue par les plus grands hommes qu'elle eût jamais produits ; la fortune même choisit parmi eux ce qu'il y avait de plus illustre, de plus puissant et de plus redoutable, pour les rendre ses ennemis ; elle le réconcilie, pour un temps, avec les plus considérables, pour les faire servir à son élévation ; elle les éblouit et les aveugle ensuite, pour lui faire une guerre qui le conduit à la souveraine puissance. Combien d'obstacles ne lui a-t-elle pas fait surmonter ! De combien de périls, sur terre et sur mer, ne l'a-t-elle pas garanti sans jamais avoir été blessé ! Avec quelle persévérance la fortune n'a-t-elle pas soutenu les desseins de César, et détruit ceux de Pompée ! Par quelle industrie n'a-t-elle pas disposé ce peuple romain, si puissant, si fier et si jaloux de sa liberté, à la soumettre à la puissance d'un seul homme ! Ne s'est-elle pas même servie des circonstances de la mort de César pour la rendre convenable à sa vie ? Tant d'avertissements des devins, tant de prodiges, tant d'avis de sa femme et de ses amis, ne

peuvent le garantir, et la fortune choisit le propre jour qu'il doit être couronné dans le Sénat pour le faire assassiner par ceux mêmes qu'il a sauvés, et par un homme qui lui doit la naissance.

Cet accord de la nature et de la fortune n'a jamais été plus marqué que dans la personne de Caton, et il semble qu'elles se soient efforcées l'une et l'autre de renfermer dans un seul homme non seulement les vertus de l'ancienne Rome, mais encore de l'opposer directement aux vertus de César, pour montrer qu'avec une pareille étendue d'esprit et de courage, le désir de gloire conduit l'un à être usurpateur, et l'autre à servir de modèle d'un parfait citoyen. Mon dessein n'est pas de faire ici le parallèle de ces deux grands hommes, après tout ce qui en est écrit; je dirai seulement que, quelques grands et illustres qu'ils nous paraissent, la nature et la fortune n'auraient pu mettre toutes leurs qualités dans le jour qui convenait pour les faire éclater, si elles n'eussent opposé Caton à César. Il fallait les faire naître en même temps, dans une même république, différents par leurs mœurs et par leurs talents, ennemis par les intérêts de la patrie et par des intérêts domestiques : l'un vaste dans ses desseins et sans

bornes dans son ambition; l'autre austère, renfermé dans les lois de Rome, et idolâtre de la liberté; tous deux célèbres par des vertus qui les montraient par de si différents côtés, et plus célèbres encore, si l'on ose dire, par l'opposition que la fortune et la nature ont pris soin de mettre entre eux. Quel arrangement, quelle suite, quelle économie de circonstances dans la vie de Caton et dans sa mort! La destinée même de la République a servi au tableau que la fortune nous a voulu donner de ce grand homme, et elle finit sa vie avec la liberté de son pays.

Si nous laissons les exemples des siècles passés pour venir aux exemples du siècle présent, on trouvera que la nature et la fortune ont conservé cette même union dont j'ai parlé, pour nous montrer de différents modèles en deux hommes consommés en l'art de commander. Nous verrons M. le Prince et M. de Turenne disputer de la gloire des armes, et mériter, par un nombre infini d'actions éclatantes, la réputation qu'ils ont acquise. Ils paraîtront avec une valeur et une expérience égales; infatigables de corps et d'esprit, on les verra agir ensemble, agir séparément, et quelquefois opposés l'un à l'autre; nous les verrons, heureux et malheu-

reux dans diverses occasions de la guerre, devoir les bons succès à leur conduite et à leur courage, et se montrer toujours plus grands même par leurs disgrâces ; tous deux sauver l'État ; tous deux contribuer à le détruire, et se servir des mêmes talents par des voix différentes : M. de Turenne suivant ses desseins avec plus de règle et moins de vivacité, d'une valeur plus retenue, et toujours proportionnée au besoin de la faire paraître ; Monsieur le Prince inimitable en la manière de voir et d'exécuter les plus grandes choses, entraîné par la supériorité de son génie, qui semble lui soumettre les événements et les faire servir à sa gloire. La faiblesse des armées qu'ils ont commandées dans les dernières campagnes et la puissance des ennemis qui leur étaient opposés ont donné de nouveaux sujets à l'un et à l'autre de montrer toute leur vertu, et de réparer par leur mérite tout ce qui leur manquait pour soutenir la guerre. La mort même de M. de Turenne, si convenable à une si belle vie, accompagnée de tant de circonstances singulières, et arrivée dans un moment si important, ne nous paraît-elle pas comme un effet de la crainte et de l'incertitude de la Fortune, qui n'a osé décider de la destinée de la France et de l'Empire ?

Cette même Fortune, qui retire Monsieur le Prince du commandement des armées sous le prétexte de sa santé, et dans un temps où il devait achever de si grandes choses, ne se joint-elle pas à la nature pour nous montrer présentement ce grand homme dans une vie privée, exerçant des vertus paisibles, et soutenu de sa propre gloire ? Brille-t-il moins dans sa retraite qu'au milieu de ses victoires ?

XV

DES COQUETTES ET DES VIEILLARDS ¹

S'il est malaisé de rendre raison des goûts en général, il le doit être encore davantage de rendre raison du goût des femmes coquettes : on peut dire néanmoins que l'envie de plaire se répand généralement sur tout ce qui peut flatter

1. Ces pages semblent écrites d'hier, tant le style est vif et mordant, tant les remarques ont d'actualité ! Mais aussi notre auteur n'avait qu'à regarder autour de lui et en lui-même pour trouver des sujets à *réflexions*.

leur vanité, et qu'elles ne trouvent rien d'indigne de leurs conquêtes; mais le plus incompréhensible de tous leurs goûts est, à mon sens, celui qu'elles ont pour les vieillards qui ont été galants. Ce goût paraît trop bizarre, et il y en a trop d'exemples pour ne chercher pas la cause d'un sentiment tout à la fois si commun et si contraire à l'opinion que l'on a des femmes. Je laisse aux philosophes à décider si c'est un soin charitable de la nature, qui veut consoler les vieillards dans leurs misères, et qui leur fournit le secours des coquettes, par la même prévoyance qui lui fait donner des ailes aux chenilles, dans le déclin de leur vie, pour les rendre papillons; mais, sans pénétrer dans les secrets de la physique, on peut, ce me semble, chercher des causes plus sensibles de ce goût dépravé des coquettes pour les vieilles gens. Ce qui est plus apparent, c'est qu'elles aiment les prodiges, et qu'il n'y en a point qui doive plus toucher leur vanité que de ressusciter un mort. Elles ont le plaisir de l'attacher à leur char et d'en parer leur triomphe, sans que leur réputation en soit blessée : au contraire, un vieillard est un ornement à la suite d'une coquette, et il est aussi nécessaire dans son train que les nains l'étaient autrefois dans *Amadis*.

Elles n'ont point d'esclaves si commodes et si utiles; elles paraissent bonnes et solides, en conservant un ami sans conséquence; il publie leurs louanges, il gagne créance vers les maris, et leur répond de la conduite de leurs femmes. S'il a du crédit, elles en retirent mille secours; il entre dans tous les intérêts et dans tous les besoins de la maison. S'il sait les bruits qui courent des véritables galanteries, il n'a garde de les croire; ils les étouffe, et assure que le monde est médisant; il juge, par sa propre expérience, des difficultés qu'il y a de toucher le cœur d'une si bonne femme; plus on lui fait acheter des grâces et des faveurs, plus il est discret et fidèle; son propre intérêt l'engage assez au silence: il craint toujours d'être quitté, et il se trouve trop heureux d'être souffert. Il se persuade aisément qu'il est aimé, puisqu'on le choisit contre tant d'apparence: il croit que c'est un privilège de son vieux mérite, et remercie l'amour de se souvenir de lui dans tous les temps.

Elle, de son côté, ne voudrait pas manquer à ce qu'elle lui a promis: elle lui fait remarquer qu'il a toujours touché son inclination, et qu'elle n'aurait jamais aimé si elle ne l'avait jamais connu; elle le prie surtout de n'être pas jaloux

et de se fier en elle; elle lui avoue qu'elle aime un peu le monde et le commerce des honnêtes gens, qu'elle a même intérêt d'en ménager plusieurs à la fois, pour ne laisser pas voir qu'elle le traite différemment des autres; que, si elle fait quelques railleries de lui avec ceux dont on s'est avisé de parler, c'est seulement pour avoir le plaisir de le nommer souvent, ou pour mieux cacher ses sentiments; qu'après tout, il est le maître de sa conduite, et que, pourvu qu'il en soit content, et qu'il l'aime toujours, elle se met aisément en repos du reste. Quel vieillard ne se rassure pas par des raisons si convaincantes, qui l'ont souvent trompé quand il était jeune et aimable? Mais pour son malheur, il oublie trop aisément qu'il n'est plus ni l'un ni l'autre, et cette faiblesse est, de toutes, la plus ordinaire aux vieilles gens qui ont été aimés. Je ne sais si cette tromperie ne leur vaut pas mieux encore que de connaître la vérité : on les souffre du moins; on les amuse; ils sont détournés de la vue de leurs propres misères; et le ridicule où ils tombent est souvent un moindre mal pour eux que les ennuis et l'anéantissement d'une vie pénible et languissante.

XVI

DE LA DIFFÉRENCE DES ESPRITS ¹

Bien que toutes les qualités de l'esprit se puissent rencontrer dans un grand esprit, il y en a néanmoins qui lui sont propres et particulières : ses lumières n'ont point de bornes ; il agit toujours également et avec la même activité ; il discerne les objets éloignés comme s'ils étaient présents ; il comprend, il imagine les plus grandes choses ; il voit et connaît les plus petites ; ses pensées sont relevées, étendues, justes et intelligibles ; rien n'échappe à sa pénétration, et elle lui fait toujours découvrir la vérité au travers des obscurités qui la cachent aux autres. Mais toutes ces grandes qualités ne

1. Cette dissertation ou dissection n'est pas éloignée de *l'esprit* qui dominait à l'hôtel de Rambouillet ; et nous pensons que plusieurs des confidants de l'écrivain y ont mis du leur. La Rochefoucauld n'était pas homme à tourner et à retourner ainsi un mot à la manière du sieur de Vaugelas. Il y met un trait tout personnel : « Il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas, et très mal-habiles dans ceux qui les regarde ». La Rochefoucauld se reporte, ce nous semble, à sa conduite envers la reine et à son rôle pendant la Fronde.

peuvent souvent empêcher que l'esprit ne paraisse petit et faible, quand l'humeur s'en est rendue la maîtresse.

Un bel esprit pense toujours noblement; il produit avec facilité des choses claires, agréables et naturelles; il les fait voir dans leur plus beau jour, et il les pare de tous les ornements qui leur conviennent; il entre dans le goût des autres, et retranche de ses pensées ce qui est inutile ou ce qui peut déplaire. Un esprit adroit, facile, insinuant, sait éviter et surmonter les difficultés; il se plie aisément à ce qu'il veut; il sait connaître et suivre l'esprit et l'humeur de ceux avec qui il traite; et, en ménageant leurs intérêts, il avance et il établit les siens. Un bon esprit voit toutes choses comme elles doivent être vues; il leur donne le prix qu'elles méritent; il les sait tourner du côté qui lui est le plus avantageux, et il s'attache avec fermeté à ses pensées, parce qu'il en connaît toute la force et toute la raison.

Il y a de la différence entre un esprit utile et un esprit d'affaires; on peut entendre les affaires sans s'appliquer à son intérêt particulier: il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas, et très malhabiles dans ce qui les regarde; et il y en a d'autres, au contraire, qui

ont une habileté bornée à ce qui les touche, et qui savent trouver leur avantage en toutes choses.

On peut avoir tout ensemble un air sérieux dans l'esprit et dire souvent des choses agréables et enjouées ; cette sorte d'esprit convient à toutes personnes et à tous les âges de la vie. Les jeunes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoué et moqueur, sans l'avoir sérieux, et c'est ce qui les rend souvent incommodes. Rien n'est plus malaisé à soutenir que le dessein d'être toujours plaisant, et les applaudissements qu'on reçoit quelquefois en divertissant les autres ne valent pas que l'on s'expose à la honte de les ennuyer souvent, quand ils sont de méchante humeur. La moquerie est une des plus agréables et des plus dangereuses qualités de l'esprit ; elle plaît toujours quand elle est délicate ; mais on craint toujours aussi ceux qui s'en servent trop souvent. La moquerie peut néanmoins être permise quand elle n'est mêlée d'aucune malignité, et quand on y fait entrer les personnes mêmes dont on parle.

Il est malaisé d'avoir un esprit de raillerie sans affecter d'être plaisant, ou sans aimer à se moquer ; il faut une grande justesse pour railler longtemps sans tomber dans l'une ou l'au-

tre de ces extrémités. La raillerie est un air de gaieté qui remplit l'imagination, et qui lui fait voir en ridicule les objets qui se présentent ; l'humeur y mêle plus ou moins de douceur ou d'âpreté : il y a une manière de railler délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges qu'on leur donne sous des apparences de blâme, et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

Un esprit fin et un esprit de finesse sont très différents. Le premier plaît toujours ; il est délié, il pense des choses délicates et voit les plus imperceptibles. Un esprit de finesse ne va jamais droit ; il cherche des biais et des détours pour faire réussir ses desseins : cette conduite est bientôt découverte ; elle se fait toujours craindre, et ne mène presque jamais aux grandes choses.

Il y a quelque différence entre un esprit de feu et un esprit brillant : un esprit de feu va plus loin et avec plus de rapidité ; un esprit brillant a de la vivacité, de l'agrément et de la justesse.

La douceur de l'esprit, c'est un air facile et accommodant, qui plaît toujours, quand il n'est point fade.

Un esprit de détail s'applique avec de l'ordre et de la règle à toutes les particularités des sujets qu'on lui présente : cette application le renferme d'ordinaire à de petites choses ; elle n'est pas néanmoins toujours incompatible avec de grandes vues ; et, quand ces deux qualités se trouvent ensemble dans un même esprit, elles l'élèvent infiniment au-dessus des autres.

On a abusé du terme de *bel esprit*, et, bien que tout ce qu'on vient de dire des différentes qualités de l'esprit puisse convenir à un bel esprit, néanmoins, comme ce titre a été donné à un nombre infini de mauvais poètes et d'auteurs ennuyeux, on s'en sert plus souvent pour tourner les gens en ridicule que pour les louer.

Bien qu'il y ait plusieurs épithètes pour l'esprit qui paraissent une même chose, le ton et la manière de les prononcer y mettent de la différence ; mais, comme les tons et les manières de dire ne se peuvent écrire, je n'entrerai point dans un détail qu'il serait impossible de bien expliquer. L'usage ordinaire le fait assez entendre ; et, en disant qu'un homme a *de l'esprit*, qu'il a *bien de l'esprit*, qu'il a *beaucoup d'esprit*, et qu'il a *bon esprit*, il n'y a que les tons et les manières qui puissent mettre de la

différence entre ces expressions, qui paraissent semblables sur le papier, et qui expriment néanmoins de très différentes sortes d'esprit.

On dit encore qu'un homme n'a que d'une *sorte* d'esprit, qu'il a de *plusieurs sortes* d'esprit, et qu'il a de *toutes sortes* d'esprit. On peut être sot avec beaucoup d'esprit, et on peut n'être pas sot avec peu d'esprit.

Avoir beaucoup d'esprit est un terme équivoque : il peut comprendre toutes les sortes d'esprit dont on vient de parler, mais il peut aussi n'en marquer aucune distinctement. On peut quelquefois faire paraître de l'esprit dans ce qu'on dit, sans en avoir dans sa conduite ; on peut avoir de l'esprit, et l'avoir borné ; un esprit peut être propre à de certaines choses, et ne l'être pas à d'autres ; on peut avoir beaucoup d'esprit et n'être propre à rien, et avec beaucoup d'esprit on est souvent fort incommode. Il semble néanmoins que le plus grand mérite de cette sorte d'esprit est de plaire quelquefois dans la conversation.

Bien que les productions d'esprit soient infinies, on peut, ce me semble, les distinguer de cette sorte : il y a des choses si belles que tout le monde est capable d'en voir et d'en sentir la beauté ; il y en a qui ont de la beauté et qui en-

nuient ; il y en a qui sont belles, que tout le monde sent et admire, bien que tous n'en sachent pas la raison ; il y en a qui sont si fines et si délicates que peu de gens sont capables d'en remarquer toutes les beautés ; enfin il y en a d'autres qui ne sont pas parfaites, mais qui sont dites avec tant d'art, et qui sont soutenues et conduites avec tant de raison et tant de grâce, qu'elles méritent d'être admirées.

XVII

DES ÉVÉNEMENTS DE CE SIÈCLE

L'histoire, qui nous apprend ce qui arrive dans le monde, nous montre également les grands événements et les médiocres : cette confusion d'objets nous empêche souvent de discerner avec assez d'attention les choses extraordinaires qui sont renfermées dans le cours de chaque siècle. Celui où nous vivons en a produit, à mon sens, de plus singuliers que les précédents : j'ai voulu en écrire quelques-uns

pour les rendre plus remarquables aux personnes qui voudront y faire réflexion.

Marie de Médicis, reine de France, femme de Henri le Grand, fut mère du roi Louis XIII, de Gaston, fils de France, de la reine d'Espagne, de la duchesse de Savoie et de la reine d'Angleterre ; elle fut régente en France, et gouverna le Roi, son fils, et son royaume pendant plusieurs années. Elle éleva Armand de Richelieu à la dignité de cardinal ; elle le fit premier ministre, maître de l'État et de l'esprit du Roi. Elle avait peu de vertus et peu de défauts qui la dussent faire craindre, et néanmoins, après tant d'éclat et de grandeurs, cette princesse, veuve de Henri IV et mère de tant de rois, a été arrêtée prisonnière par le Roi, son fils, et par la troupe du cardinal de Richelieu, qui lui devait sa fortune. Elle a été délaissée des autres rois, ses enfants, qui n'ont osé même la recevoir dans leurs États, et elle est morte de misère, et presque de faim, à Cologne, après une persécution de dix années.

Ange de Joyeuse, duc et pair, maréchal de France et amiral, jeune, riche, galant et heureux, abandonna tant d'avantages pour se faire capucin. Après quelques années, les besoins de l'État le rappelèrent au monde ; le Pape le dis-

pensa de ses vœux, et lui ordonna d'accepter le commandement des armées du Roi contre les huguenots ; il demeura quatre ans dans cet emploi, et se laissa entraîner, pendant ce temps, aux mêmes passions qui l'avaient agité pendant sa jeunesse. La guerre étant finie, il renonça une seconde fois au monde, et reprit l'habit de capucin ; il vécut longtemps dans une vie sainte et religieuse ; mais la vanité, dont il avait triomphé dans le milieu des grandeurs, triompha de lui dans le cloître ; il fut élu gardien du couvent de Paris, et, son élection étant contestée par quelques religieux, il s'exposa non-seulement à aller à Rome, dans un âge avancé, à pied, et malgré les autres incommodités d'un si pénible voyage ; mais, la même opposition des religieux s'étant renouvelée à son retour, il partit une seconde fois pour retourner à Rome soutenir un intérêt si peu digne de lui, et il mourut en chemin de fatigue, de chagrin et de vieillesse.

Trois hommes de qualité, Portugais, suivis de dix-sept de leurs amis, entreprirent la révolte de Portugal et des Indes qui en dépendent, sans concert avec les peuples ni avec les étrangers, et sans intelligence dans les places. Ce petit nombre de conjurés se rendit maître du

palais de Lisbonne, en chassa la douairière de Mantoue, régente pour le roi d'Espagne, et fit soulever tout le royaume ; il ne périt dans ce désordre que Vasconcellos, ministre d'Espagne, et deux de ses domestiques. Un si grand changement se fit en faveur du duc de Bragance et sans sa participation ; il fut déclaré roi contre sa propre volonté, et se trouva le seul homme du Portugal qui résistât à son élection ; il a possédé ensuite cette couronne pendant quatorze années, n'ayant ni élévation ni mérite ; il est mort dans son lit, et a laissé son royaume paisible à ses enfants.

Le cardinal de Richelieu a été maître absolu du royaume de France pendant le règne d'un roi qui lui laissait le gouvernement de son État, lorsqu'il n'osait lui confier sa propre personne ; le cardinal avait aussi les mêmes défiances du Roi, et il évitait d'aller chez lui, craignant d'exposer sa vie ou sa liberté ; le Roi néanmoins sacrifie Cinq-Mars, son favori, à la vengeance du cardinal, et consent qu'il périsse sur un échafaud. Ensuite le cardinal meurt dans son lit ; il dispose par son testament des charges et des dignités de l'État, et oblige le Roi, dans le plus fort de ses soupçons et de sa haine, à suivre aussi aveuglément ses volontés

après sa mort qu'il avait fait pendant sa vie.

Alphonse, roi de Portugal, fils du duc de Bragance dont je viens de parler, s'est marié, en France, à la fille du duc de Nemours, jeune, sans biens et sans protection. Peu de temps après, cette princesse a formé le dessein de quitter le roi son mari ; elle l'a fait arrêter dans Lisbonne, et les mêmes troupes qui, un jour auparavant, le gardaient comme leur roi, l'ont gardé le lendemain comme prisonnier ; il a été confiné dans une île de ses propres États, et on lui a laissé la vie et le titre de roi. Le prince de Portugal, son frère, a épousé la reine ; elle conserve sa dignité, et elle a revêtu le prince son mari de toute l'autorité du gouvernement, sans lui donner le nom de roi ; elle jouit tranquillement du succès d'une entreprise si extraordinaire, en paix avec les Espagnols et sans guerre civile dans le royaume.

Un vendeur d'herbes, nommé Masaniel, fit soulever le menu peuple de Naples, et, malgré la puissance des Espagnols, il usurpa l'autorité royale ; il disposa souverainement de la vie, de la liberté et des biens de tout ce qui lui fut suspect ; il se rendit maître des douanes ; il dépouilla les partisans de tout leur argent et de leurs meubles, et fit brûler publiquement toutes

ces richesses immenses dans le milieu de la ville, sans qu'un seul de cette foule confuse de révoltés voulût profiter d'un bien qu'on croyait mal acquis. Ce prodige ne dura que quinze jours, et finit par un autre prodige : ce même Masaniel, qui achevait de si grandes choses avec tant de bonheur, de gloire et de conduite, perdit subitement l'esprit, et mourut frénétique en vingt-quatre heures.

La reine de Suède, en paix dans ses États et avec ses voisins, aimée de ses sujets, respectée des étrangers, jeune et sans dévotion, a quitté volontairement son royaume et s'est réduite à une vie privée. Le roi de Pologne, de la même maison que la reine de Suède, s'est démis aussi de la royauté par la seule lassitude d'être roi.

Un lieutenant d'infanterie, sans nom et sans crédit, a commencé, à l'âge de quarante-cinq ans, de se faire connaître dans les désordres d'Angleterre. Il a dépossédé son roi légitime, bon, juste, doux, vaillant et libéral ; il lui a fait trancher la tête par un arrêt de son parlement ; il a changé la royauté en république ; il a été dix ans maître de l'Angleterre, plus craint de ses voisins et plus absolu dans son pays que tous les rois qui ont régné. Il est mort paisible

et en pleine possession de toute la puissance du royaume.

Les Hollandais ont secoué le joug de la domination d'Espagne; ils ont formé une puissante république, et ils ont soutenu cent ans la guerre contre leurs rois légitimes pour conserver leur liberté. Ils doivent tant de grandes choses à la conduite et à la valeur des princes d'Orange, dont ils ont néanmoins toujours redouté l'ambition et limité le pouvoir. Présentement cette république, si jalouse de sa puissance, accorde au prince d'Orange d'aujourd'hui, malgré son peu d'expérience et ses malheureux succès dans la guerre, ce qu'elle a refusé à ses pères : elle ne se contente pas de relever sa fortune abattue; elle le met en état de se faire souverain de Hollande, et elle a souffert qu'il ait fait déchirer par le peuple un homme qui maintenait seul la liberté publique.

Cette puissance d'Espagne, si étendue et si formidable à tous les rois du monde, trouve aujourd'hui son principal appui dans ses sujets rebelles, et se soutient par la protection des Hollandais.

Un empereur, jeune, faible, simple, gouverné par des ministres incapables, et pendant le plus grand abaissement de la maison d'Au-

triche, se trouve, en un moment, chef de tous les princes d'Allemagne, qui craignent son autorité et méprisent sa personne, et il est plus absolu que n'a jamais été Charles-Quint.

Le roi d'Angleterre, faible, paresseux et plongé dans les plaisirs, oubliant les intérêts de son royaume et ses exemples domestiques, s'est exposé avec fermeté, pendant six ans, à la fureur de ses peuples et à la haine de son parlement pour conserver une liaison étroite avec le roi de France; au lieu d'arrêter les conquêtes de ce prince dans les Pays-Bas, il y a même contribué en lui fournissant des troupes. Cet attachement l'a empêché d'être maître absolu de l'Angleterre, et d'en étendre les frontières en Flandre et en Hollande par des places et des ports qu'il a toujours refusés; mais, dans le temps même qu'il reçoit des sommes considérables du Roi, et qu'il a le plus de besoin d'en être soutenu contre ses propres sujets, il renonce, sans prétexte, à tant d'engagements, et il se déclare contre la France, précisément quand il lui est utile et honnête d'y être attaché; par une mauvaise politique précipitée, il perd en un moment le seul avantage qu'il pouvait retirer d'une mauvaise politique de six années, et, ayant pu donner la paix

comme médiateur, il est réduit à la demander comme suppliant, quand le Roi l'accorde à l'Espagne, à l'Allemagne et à la Hollande.

Les propositions qui avaient été faites au roi d'Angleterre de marier sa nièce, la princesse d'York, au prince d'Orange, ne lui étaient pas agréables; le duc d'York en paraissait aussi éloigné que le roi son frère, et le prince d'Orange même, rebuté par les difficultés de ce dessein, ne pensait plus à le faire réussir. Le roi d'Angleterre, étroitement lié au roi de France, consentait à ses conquêtes, lorsque les intérêts du grand trésorier d'Angleterre et la crainte d'être attaqué par le Parlement lui ont fait chercher sa sûreté particulière, en disposant le roi son maître à s'unir avec le prince d'Orange, par le mariage de la princesse d'York, et à faire déclarer l'Angleterre contre la France pour la protection des Pays-Bas. Ce changement du roi d'Angleterre a été si prompt et si secret que le duc d'York l'ignorait encore deux jours avant le mariage de sa fille, et personne ne se pouvait persuader que le roi d'Angleterre, qui avait hasardé dix ans sa vie et sa couronne pour demeurer attaché à la France, pût renoncer, en un moment, à tout ce qu'il en espérait, pour suivre le sen-

timent de son ministre. Le prince d'Orange, de son côté, qui avait tant d'intérêt de se faire un chemin pour être un jour roi d'Angleterre, négligeait ce mariage, qui le rendait héritier présomptif du royaume ; il bornait ses desseins à affermir son autorité en Hollande, malgré les mauvais succès de ses dernières campagnes, et il s'appliquait à se rendre aussi absolu dans les autres provinces de cet État qu'il le croyait être dans la Zélande ; mais il s'aperçut bientôt qu'il devait prendre d'autres mesures, et une aventure ridicule lui fit mieux connaître l'état où il était dans son pays qu'il ne le voyait par ses propres lumières. Un crieur public vendait des meubles à un encan où beaucoup de monde s'assembla ; il mit en vente un atlas, et, voyant que personne ne l'enchérissait, il dit au peuple que ce livre était néanmoins plus rare qu'on ne pensait, et que les cartes en étaient si exactes que la rivière dont M. le prince d'Orange n'avait eu aucune connaissance, lorsqu'il perdit la bataille de Cassel, y était fidèlement marquée. Cette raillerie, qui fut reçue avec un applaudissement universel, a été un des plus puissants motifs qui ont obligé le prince d'Orange à rechercher de nouveau l'alliance de l'Angleterre, pour

contenir la Hollande et pour joindre tant de puissances contre nous. Il semble néanmoins que ceux qui ont désiré ce mariage et ceux qui y ont été contraires n'ont pas connu leurs intérêts : le grand trésorier d'Angleterre a voulu adoucir le parlement et se garantir d'en être attaqué, en portant le roi son maître à donner sa nièce au prince d'Orange et à se déclarer contre la France ; le roi d'Angleterre a cru affermir son autorité dans son royaume par l'appui du prince d'Orange, et il a prétendu engager ses peuples à lui fournir de l'argent pour ses plaisirs, sous prétexte de faire la guerre au roi de France et de le contraindre à recevoir la paix ; le prince d'Orange a eu dessein de soumettre la Hollande par la protection de l'Angleterre ; la France a appréhendé qu'un mariage si opposé à ses intérêts n'emportât la balance en joignant l'Angleterre à tous nos ennemis. L'événement a fait voir, en six semaines, la fausseté de tant de raisonnements : ce mariage met une défiance éternelle entre l'Angleterre et la Hollande, et toutes deux le regardent comme un dessein d'opprimer leur liberté ; le parlement d'Angleterre attaque les ministres du roi, pour attaquer ensuite sa propre personne ; les États de Hol-

lande, lassés de la guerre et jaloux de leur liberté, se repentent d'avoir mis leur autorité entre les mains d'un jeune homme ambitieux et héritier présomptif de la couronne d'Angleterre; le roi de France, qui a d'abord regardé ce mariage comme une nouvelle ligue qui se formait contre lui, a su s'en servir pour diviser ses ennemis, et pour se mettre en état de prendre la Flandre, s'il n'avait préféré la gloire de faire la paix à la gloire de faire de nouvelles conquêtes.

Si le siècle présent n'a pas moins produit d'événements extraordinaires que les siècles passés, on conviendra sans doute qu'il a le malheureux avantage de les surpasser dans l'excès des crimes. La France même, qui les a toujours détestés, qui y est opposée par l'honneur de la nation, par la religion, et qui est soutenue par les exemples du prince qui règne, se trouve néanmoins aujourd'hui le théâtre où l'on voit paraître tout ce que l'histoire et la fable nous ont dit des crimes de l'antiquité. Les vices sont de tous les temps; les hommes sont nés avec de l'intérêt, de la cruauté et de la débauche; mais, si des personnes que tout le monde connaît avaient paru dans les premiers siècles, parlerait-on présentement des prostitutions d'Hélio-

gabale, de la foi des Grecs, et des poisons et des parricides de Médée?

XVIII

DE L'INCONSTANCE

Je ne prétends pas justifier ici l'inconstance en général, et moins encore celle qui vient de la seule légèreté; mais il n'est pas juste aussi de lui imputer tous les autres changements de l'amour. Il y a une première fleur d'agrément et de vivacité dans l'amour, qui passe insensiblement comme celle des fruits; ce n'est la faute de personne, c'est seulement la faute du temps. Dans les commencements, la figure est aimable; les sentiments ont du rapport: on cherche de la douceur et du plaisir; on veut plaire, parce qu'on nous plaît, et on cherche à faire voir qu'on sait donner un prix infini à ce qu'on aime; mais, dans la suite, on ne sent plus ce qu'on croyait sentir toujours. le feu n'y est plus, le mérite de la nouveauté s'efface; la beauté, qui a tant de part à l'amour, ou diminue, ou ne fait plus la même impression; le nom

d'amour se conserve, mais on ne se retrouve plus les mêmes personnes, ni les mêmes sentiments; on suit encore ses engagements par honneur, par accoutumance, et pour n'être pas assez assuré de son propre changement.

Quelles personnes auraient commencé de s'aimer, si elles s'étaient vues d'abord comme on se voit dans la suite des années? Mais quelles personnes aussi se pourraient séparer, si elles se revoyaient comme on s'est vu la première fois? L'orgueil, qui est presque toujours le maître de nos goûts, et qui ne se rassasie jamais, serait flatté sans cesse par quelque nouveau plaisir; mais la constance perdrait son mérite, elle n'aurait plus de part à une si agréable liaison; les faveurs présentes auraient la même grâce que les faveurs premières, et le souvenir n'y mettrait point de différence; l'inconstance serait même inconnue, et on s'aimerait toujours avec le même plaisir, parce qu'on aurait toujours les mêmes sujets de s'aimer. Les changements qui arrivent dans l'amitié ont à peu près des causes pareilles à ceux qui arrivent dans l'amour; leurs règles ont beaucoup de rapport: si l'un a plus d'enjouement et de plaisir, l'autre doit être plus égal et plus sévère et ne pardonner rien; mais le temps, qui change

l'humeur et les intérêts, les détruit presque également tous deux. Les hommes sont trop faibles et trop changeants pour soutenir longtemps le poids de l'amitié : l'antiquité en a fourni des exemples; mais, dans le temps où nous vivons, on peut dire qu'il est encore moins impossible de trouver un véritable amour qu'une véritable amitié.

XIX

DE LA RETRAITE ¹

Je m'engagerais à un trop long discours, si je rapportais ici en particulier toutes les raisons naturelles qui portent les vieilles gens à se retirer du commerce du monde : le changement de leur humeur, de leur figure, et l'affaiblisse-

1. Si La Rochefoucauld était un poète dans l'acception ordinaire du mot, nous dirions que cette réflexion est le *chant du cygne*; c'est en philosophe que le grand écrivain exprime ses adieux à la vie active; mais parle-t-il pour lui seul? Il prenait le parti à la mode, ou plutôt il notait ce qu'il voyait faire autour de lui : car un esprit de cette trempe était incapable de languir dans une oisiveté contemplative.

C'est, en effet, dans ses dernières années que La Rochefoucauld aurait écrit ses *Réflexions diverses*. N'est-ce pas de lui-même qu'il parle dans ces lignes : « Leur goût, détrompé de désirs

ment des organes, les conduisent insensiblement, comme la plupart des autres animaux, à s'éloigner de la fréquentation de leurs semblables. L'orgueil, qui est inséparable de l'amour-propre, leur tient alors lieu de raison : ils ne peuvent plus être flattés de plusieurs choses qui flattent les autres ; l'expérience leur a fait connaître le prix de tout ce que les hommes désirent dans la jeunesse, et l'impossibilité d'en jouir plus longtemps ; les diverses voies qui paraissent ouvertes aux jeunes gens pour parvenir aux grandeurs, aux plaisirs, à la réputation et à tout ce qui élève les hommes, leur sont fermées, ou par la fortune, ou par leur conduite, ou par l'envie et l'injustice des autres ; le chemin pour y rentrer est trop long et trop pénible, quand on s'est une fois égaré ; les difficultés leur en paraissent insurmontables, et l'âge ne leur permet plus d'y prétendre. Ils deviennent insensibles à l'amitié, non seule-

inutiles, se tourne alors vers des objets muets et insensibles, les bâtiments, l'agriculture, l'économie, l'étude ; toutes ces choses sont soumises à leurs volontés » !

« Les plus sages savent employer à leur salut le temps qu'il leur reste... Les autres n'ont au moins qu'eux-mêmes pour témoins de leur misère », etc.

Ce dernier trait est pour lui.

N'oublions pas que, dans cette analyse du cœur humain, les femmes, surtout les illustres pénitentes du siècle, se sont présentées à l'imagination du peintre.

ment parce qu'ils n'en ont peut-être jamais trouvé de véritable, mais parce qu'ils ont vu mourir un grand nombre de leurs amis qui n'avaient pas encore eu le temps ni les occasions de manquer à l'amitié, et ils se persuadent aisément qu'ils auraient été plus fidèles que ceux qui leur restent. Ils n'ont plus de part aux premiers biens qui ont d'abord rempli leur imagination; ils n'ont même presque plus de part à la gloire : celle qu'ils ont acquise est déjà flétrie par le temps, et souvent les hommes en perdent plus en vieillissant qu'ils n'en acquièrent. Chaque jour leur ôte une portion d'eux-mêmes; ils n'ont plus assez de vie pour jouir de ce qu'ils ont, et bien moins encore pour arriver à ce qu'ils désirent; ils ne voient plus devant eux que des chagrins, des maladies et de l'abaissement; tout est vu, et rien ne peut avoir pour eux la grâce de la nouveauté; le temps les éloigne imperceptiblement du point de vue d'où il leur convient de voir les objets, et d'où ils doivent être vus. Les plus heureux sont encore soufferts, les autres sont méprisés; le seul bon parti qu'il leur reste, c'est de cacher au monde ce qu'ils ne lui ont peut-être que trop montré. Leur goût, détrompé des désirs inutiles, se tourne alors vers des objets muets et insen-

sibles : les bâtimens, l'agriculture, l'économie, l'étude, toutes ces choses sont soumises à leurs volontés; ils s'en approchent ou s'en éloignent comme il leur plaît; ils sont maîtres de leurs desseins et de leurs occupations; tout ce qu'ils désirent est en leur pouvoir, et, s'étant affranchis de la dépendance du monde, ils font tout dépendre d'eux. Les plus sages savent employer à leur salut le temps qu'il leur reste, et, n'ayant qu'une si petite part à cette vie, ils se rendent dignes d'une meilleure. Les autres n'ont au moins qu'eux-mêmes pour témoins de leur misère; leurs propres infirmités les amusent; le moindre relâche leur tient lieu de bonheur; la nature, défaillante et plus sage qu'eux, leur ôte souvent la peine de désirer; enfin ils oublient le monde, qui est si disposé à les oublier; leur vanité même est consolée par leur retraite, et, avec beaucoup d'ennuis, d'incertitudes et de faiblesses, tantôt par piété, tantôt par raison, et le plus souvent par accoutumance, ils soutiennent le poids d'une vie insipide et languissante.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	1
Note	33
Portrait de La Rochefoucauld par lui-même.	35
Advis au lecteur (1665)	42
Discours sur les Réflexions ou Sentences et Maximes morales (1665)	47
Le Libraire au lecteur (1678)	67
RÉFLEXIONS MORALES (1678)	69
Table des Matières	193
Réflexions supprimées dans les premières éditions.	
Édition de 1665	201
Édition de 1666	221
Édition de 1675	221
Réflexions ajoutées dans l'édition posthume de 1693.	223
RÉFLEXIONS DIVERSES : Du Vrai	229
De la Société	232
De l'Air et des Manières	238
De la Conversation.	242
De la Confiance	245
De l'Amour et de la Mer	250
Des Exemples	251
De l'Incertitude de la jalousie	252
De l'Amour et de la Vie	254
Du Goût	256

	Pages.
Du Rapport des hommes avec les animaux	259
De l'Origine des maladies.	263
Du Faux	264
Des Modèles de la nature et de la fortune	269
Des Coquettes et des Vieillards	276
De la Différence des esprits	280
Des Événements de ce siècle	286
De l'Inconstance.	298
De la Retraite	300

693-3-12. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^{ie}.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques
Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1 vol.
BRANTOME, LES DAMES GALANTES	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIADES	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES	6 vol.
CESAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME	2 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE.	4 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE.	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTA- PHYSIQUES	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE.	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE.	1 vol.
— ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE A L'ACADÉMIE	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË	1 vol.
GOETHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE	1 vol.
HOMÈRE, ILIADE	1 vol.
— ODYSSÉE	2 vol.
KANT (EMMANUEL), CRITIQUE DE LA RAISON PURE	1 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNHELM	1 vol.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES.	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES	1 vol.
— CONTES.	1 vol.

N ^o		
406.	HAILLY (G. D')	Un cœur d'or.
9.	HALT (M ^{me} ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
558.	HÉGÉSIPPE MOREAU.	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI).	Le Tambour Le Grand.
555.	HENNIQUE (LÉON).	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE)	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
455.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR)	La Légende du Beau Pécopin.
15.	JACOLLIOT (L.)	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES).	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL)	Le diable au corps.
592.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
445.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
485.	—	Dette d'honneur.
515.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE).	Jules Fabien.
545.	LAPAUZE (HENRY)	De Paris au Volga (couronné).
572.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
155.	LAUNAY (A. DE)	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT).	La Bande Michelou.
585.	LAVELEYE (E. DE)	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE)	Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.).	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES).	L'Attentat Sloughine.
58.	LEROY (CHARLES)	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N^{os}

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366. LEX Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) L'Île révoltée.
459. LONGFELLOW Evangéline.
16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
354. — Le Roman de Joël
55. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROT (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
252. — La Parpailotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
455. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
175. — Un Mariage de confiance.
245. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
41. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
254. — Isoline.
250. — L'Art d'aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
588. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.) L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Pctite.

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A 95 cent. le volume broché; relié toile, 1 fr. 50

- DAUDET (ALPHONSE). — Tartarin de Tarascon. Illustrations de G. Dutriac.
- AIGARD (JEAN), de l'Académie française. — Tata. Illustrations de Suzanne Minier.
- GYP. — Le Friquet. Illustrations de P. Kauffmann.
- COURTELINE (GEORGES). — Coco, Coco et Toto. Illustrations de A. Barrère.
- RODENBACH (GEORGES). — Bruges-la-Morte. Illustrations de Marin Baldo.
- LEMONNIER (CAMILLE). — Amants joyeux. Illustrations de Bigot-Valentin.
- ESPARBÈS (GEORGES D'). — Le Roi. Illustrations de H. Lanos.
- JANE DE LA VAUDÈRE. — Le Mystère de Kama. Illustrations de Ch. Atamian.
- WOLFF (PIERRE). — Sacré Léonce! Illustrations de Fabiano.
- THEURIET (ANDRÉ). — Mon Oncle Flo. Illustrations de Ernest Bouard.
- LEROY (CHARLES). — Le Colonel Ramollet. Illustrations de A. Vallet.
- LEMAITRE (CLAUDE). — Cadet Oui-Oui. Illustrations de Simont.
- HEYSE (PAUL), (Prix Nobel 1910). — L'Amour en Italie. Illustrations de Marin Baldo.
- FLAMMARION (CAMILLE). — Stella. Illustrations de Suzanne Minier.
- DAUDET (ALPHONSE). — Tartarin sur les Alpes. Illustrations de G. Dutriac.
- CORDAY (MICHEL). — Le Charme. Illustrations de Jordic.
- CORRARD (PIERRE). — La Bohème s'amuse. Illustrations de Mirande.
- MAËL (PIERRE). — Pilleurs d'Épaves. Illustrations de Lanos.
- PROVINS (MICHEL). — Nos petits Cœurs. Illustrations de Métivet.
- DANRIT (Capitaine). — Robinsons Sous-marins. Illustrations de G. Dutriac.
- CUNISSET-CARNOT. — Étrange fortune. Illustrations de G. Fraipont.
- FRÉMEAUX (PAUL). — Les derniers jours de l'Empereur.
Illustrations d'après des documents iconographiques anciens, communiqués par l'auteur.
- ARÈNE (PAUL). — Domnine. Illustrations de Koister.
- ALLAIS (ALPHONSE). — Pas de bile! Illustrations de L. Métivet.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — Mam'zelle Vertu. Illustrations de Jordic.
- ESPARBÈS (GEORGES D'). — Les Mystères de la Légion Étrangère
Dessins de M. Mahut; croquis par des soldats légionnaires.
- DAUDET (ALPHONSE). — Sapho. Illustrations de Ch. Atamian.
- DANRIT (Capitaine). — Robinsons de l'air. Illustrations de G. Dutriac.
- SÉMANT (PAUL DE) P'tites Femmes... de Régiment! Illustrations de l'Auteur.



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

- ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
BRANTOME, DAMES GALANTES.
CAMOENS, LES LUSIADES.
CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
CESAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE; — GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
COMTE (Auguste), PHILOSOPHIE POSITIVE. 4 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES
DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
ESCHYLE, THÉÂTRE.
FENELON, TÉLÉMAQUE.
— DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
FOË (Daniel de), ROBINSON CRUSOÉ
GÖTTE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
HOMÈRE, ILIADÉ.
— ODYSSEÉ.
KANT (Emmanuel), CRITIQUE DE LA RAISON PURE. 2 vol.
KLEIST-KOTZEBUE-LES-SING. TROIS COMÉDIES.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
LA FONTAINE, FABLES.
— CONTES.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
LESSING, THÉÂTRE.
LE TASSE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
MAISTRE (X. DE), ŒUVRES.
- MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ, 2 vol.
MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
MONTAIGNE, ESSAIS, 4 vol.
MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
— DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835.
— POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852.
— COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol.
— LA CONFESION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.
— NOUVELLES.
— CONTES.
— MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.
— ŒUVRES POSTHUMES.
OVIDE. LES MÉTAMORPHOSES.
PASCAL. PENSÉES.
— LES PROVINCIALES.
PERRAULT (Ch.) et M^{me} d'AULNOY, CONTES.
RABELAIS, ŒUVRES, 2 vol.
RACINE, THÉÂTRE, 2 vol.
REGNIER (Mathurin), ŒUVRES COMPLÈTES.
ROUSSEAU (J.-J.) CONFESIONS. 2 vol.
— JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
— DU CONTRAT SOCIAL.
— ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION. 2 vol.
SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIE-STUART; GUILLAUME-TELL.
SCOTT (Walter). IVANHOÉ. 2 vol.
— LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
SOPHOCLE. THÉÂTRE.
SPINOZA, ETHIQUE.
STAEL, (M^{me} de) DEL'ALLEMAGNE. 2 vol.
— CORINNE, OU L'ITALIE, 2 vol.
STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
SUÉTONE. LES DOUZE CÉSARS.
VILLON (François), ŒUVRES.
VIRGILE, L'ÉNÉIDE.
VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.
— HISTOIRE DE CHARLES XII.
— SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
— ROMANS. 2 vol.
WISEMAN (C^{nal}), FABIOLA.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine. 1 fr. 75